

## À propos d'une tradition « abolie »

Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.<sup>1</sup>

### **Introduction**

Il existe, dès la naissance de la critique mallarméenne, un intérêt particulier porté au sort de la tradition « fleurdumalesque » dans l'œuvre poétique de Mallarmé. La présente étude s'inscrit volontairement dans cette lignée, en se limitant tout de même à l'étude de possibles acceptions dont une figure hautement symbolique qu'est le cygne peut être évocatrice. L'oiseau au plumage d'une blancheur irréfutable dont le dernier chant émerveille par sa beauté se trouve associé depuis les tout débuts de la poésie européenne au personnage du poète. Ainsi, l'émergence d'un cygne dans le monde fictif d'un poème avertit le lecteur – et le commentateur – qu'il lui est bon de soupçonner, au-dessous des premières couches de l'interprétation, dominée par la force suggestive des images et figures poétiques, une interprétation intertextuelle, une interprétation qui inscrit le texte donné dans la tradition des arts poétiques. Choissant cette présupposition comme point de départ, je me propose donc une lecture engagée, une lecture « fleurdumalesque » du *Sonnet du Cygne* de Mallarmé (« Le vierge, le vivace... ») dans le souci de suivre le destin d'une certaine tradition baudelairienne dans le monde imaginaire de Mallarmé après l'aventure d'*Hérodiade*. Mon propos restera ainsi doublement restreint. D'une part, il ne tiendra compte que d'un nombre minimal de textes, c'est-à-dire de 1+1+1/2 (« Le vierge, le vivace... » de Mallarmé, *Le Cygne* de Baudelaire et l'*Ouverture ancienne* d'*Hérodiade* de Mallarmé). D'autre part, il n'abordera qu'une des facettes de la poétique baudelairienne, celle que l'on peut désigner comme « mélancolique ».

### **Univers mélancolique**

La critique mallarméenne souligne depuis sa naissance l'importance de l'influence baudelairienne sur la poésie de Mallarmé avant *Hérodiade*. Cette influence peut être aisément saisie au niveau du vocabulaire et du choix de sujets (explicité même dans les titres comme *Le guignon*, *Une négresse*, etc.) : c'est le Baudelaire de *Spleen et Idéal* en quête de la Beauté avec qui il dit : « Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ; / J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes », c'est le « poète maudit » de *Bénédiction*, le « mangeur d'opium » des *Paradis Artificiels*, mais également l'exilé des *Tableaux Parisiens*. Dans *Symphonie littéraire*, Mallarmé nous guide à travers le paysage où vit l'exilé :

Arrivé, je vois de mornes bassins disposés comme les plates-bandes d'un éternel jardin : dans le granit noir de leurs bords, enchâssant les pierres précieuses de l'Inde, dort une eau morte et métallique, avec de lourdes fontaines en cuivre où tombe tristement un rayon bizarre et plein de la grâce des choses fanées. Nulles fleurs, à terre, alentour – seulement, de loin en loin, quelques plumes d'aile d'âmes déchues<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> MALLARMÉ, Stéphane, « Le vierge, le vivace... » dans *Œuvres complètes*, éd. par H. Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, Gallimard, Pléiade, 1970, p. 68. Désormais *O. C.*, suivi de la page.

<sup>2</sup> *O. C.*, p. 263

Cette description trouve ses origines – entre autres – dans les tristes paysages des *Spleen* ainsi que dans celui du *Cygne* : bassins, jardin, granit, eau morte sont en effet les principales composantes d'un type de paysage baudelairien que j'ai dénommé ailleurs – dans une étude entièrement consacrée au *Cygne* – l'univers des mélancoliques. Le texte de *Symphonie littéraire* puise abondamment dans le vocabulaire « spleenétique » des *Fleurs du Mal*. Les bassins évoqués se transforment en tombeaux noirs – en de véritables monuments funéraires du langage baudelairien : le jardin est comme « Son lit fleurdéliné [qui] se transforme en tombeau »<sup>3</sup>. Le « granit noir » fait écho au deuxième *Spleen* (« Désormais tu n'es plus, ô matière vivante ! / Qu'un granit entouré d'une vague épouvante »)<sup>4</sup> et les « choses fanées » répondent aux « roses fanées » du vieux boudoir (« Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées »)<sup>5</sup>. Nul doute : le paysage imaginaire décrit par Mallarmé reflète authentiquement cette ambiance mélancolique. Pourtant, on ne peut avoir aucun doute non plus que cette même description trouverait beaucoup plus sa place dans l'univers mallarméen que dans l'univers baudelairien, comme le magnifique et exemplaire renversement des roses-choses le montre.

« [...] choses fanées. Nulles fleurs [...] seulement [...] quelques plumes d'aile » – on arrive ici à la lisière du règne organique et c'est déjà une nouvelle *ars poetica* qui resplendit à travers cette distribution de mots : les roses deviennent choses (objets sans vie) et les fleurs (les *Fleurs du Mal* ?) plumes, instruments de l'acte d'écrire, de l'acte qui creuse le tombeau pour tous les sujets en les fixant comme objets immobiles. La conception de l'*Ouverture ancienne* (légèrement postérieure à *Symphonie littéraire*) transforme définitivement ce doute en certitude : ces mornes bassins de granit noir renfermant maintes pierres précieuses où *dort une eau morte et métallique* pourraient bien embellir le jardin du palais d'Hérodiade car ils sont de son goût, c'est-à-dire métalliques et morts. De surcroît, ce bassin à l'eau morte n'est autre chose que le symbole du « palais antérieur » (« de *la vie antérieure* » ? ) du cygne-Hérodiade.

l'eau morte se résigne,  
Que ne visite plus la plume ni le cygne  
Inoubliable : l'eau reflète l'abandon  
De l'automne éteignant en elle son brandon<sup>6</sup>

et plus loin :

l'enfant, exilée en son cœur précieux  
Comme un cygne cachant en sa plume ses yeux,  
Comme les mit le vieux cygne en sa plume<sup>7</sup>

Hérodiade, « signe / Lamentable ! » est comparée au vieux cygne dans la figure duquel on peut reconnaître le cygne de Baudelaire qui a fui, lui aussi, sa cage et qui est condamné à l'exil comme l'héroïne. Ce rapprochement nous est d'autant plus permis que l'on rencontre en tête des deux vers nommant le cygne deux *comme*, les seuls de toute l'*Ouverture ancienne*. Extrêmement rare chez Mallarmé, le *comme* est en revanche le mot le plus fréquent des *Fleurs*

<sup>3</sup> BAUDELAIRE, Charles, *Spleen (Je suis comme le roi...)* dans *Œuvres complètes*, 1-2, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, Pléiade, 1993, t. I, p. 74. (O. C.)

<sup>4</sup> O. C., t. I, p. 73. Je souligne.

<sup>5</sup> O. C., t. I, p. 73.

<sup>6</sup> O. C., p. 41.

<sup>7</sup> O. C., p. 43.

*du Mal*. Comme tel, il nous renvoie directement à Baudelaire. L'épithète « inoubliable » renforce cette conviction, le souvenir – le « pendant » de l'oubli – étant le leitmotiv du *Cygne*<sup>8</sup>. Le Cygne de Baudelaire et Hérodiade vivent les deux dans un environnement mélancolique, en font même partie, ils restent quand même porteurs de deux conceptions de l'art sensiblement différentes<sup>9</sup>.

Pour saisir cette différence, il est nécessaire de visiter méticuleusement ces deux paysages mélancoliques en question. Mais après tout, qu'est-ce qu'un paysage mélancolique ? La meilleure réponse serait de montrer du doigt, en silence, la célèbre gravure de Dürer, la *Mélancolie* (1514). Ce geste étant impossible, en voici la description.

La *Mélancolie* de Dürer représente une femme ailée, assise, légèrement penchée en avant, soutenant sa tête tombante avec sa main. Son visage reflète une douleur éternelle. Elle est complètement absorbée par ses pensées, elle ignore tout le paysage fantasmagorique qui l'encercle. Elle est entourée d'objets épars : des clous, un immense bloc de pierre de forme de cristal, une cloche, un sablier, un compas, une équerre – des éléments évoquant pesanteur, lenteur, manque de vie et la Mort comme sur un tableau dans la pure tradition des *memento mori* et des *vanitas*. A l'arrière-plan on distingue la surface immobile d'un lac inondé des rayons du soleil noir<sup>10</sup> des mélancoliques. Une chauve-souris tient devant lui l'inscription MELENCOLIA I. C'est bien elle, cette femme ailée qui accompagne les pas d'Hérodiade :

délaissée, elle erre, et sur son ombre pas  
Un ange accompagnant son indicible pas !<sup>11</sup>

Selon la théorie traditionnelle des humeurs (depuis la *Problemata*, ch. XXX d'Aristote), l'humeur mélancolique est sèche et froide. Son élément gouverneur est la bile noire, responsable d'élévations vertigineuses et de retombées stériles. « L'anxiété et l'abattement constants sont des signes de mélancolie » – constate Klibansky<sup>12</sup>. « Le mélancolique est celui qui, mieux qu'un autre, peut s'élever aux plus hautes pensées ; mais si la bile noire, d'ardente qu'elle était, achève de se consommer et se refroidit, elle deviendra glaciale » – comme le définit Jean Starobinski<sup>13</sup>. Dans ce tempérament essentiellement contradictoire s'unissent l'espoir et le désespoir, il est ouvert à la création et à l'inaction, à la réflexion et à la paresse, à l'inspiration et à l'illusion, aux visions et aux cauchemars. Le mélancolique est plus apte que personne d'autre à l'auto-réflexion continue donc à l'existence devant le miroir – à une vie dans et par la mort. Percevant lui-même dans le miroir comme un autre sans vie, le mélancolique vit dans la peur constante d'entremêlement avec les objets, de la perte définitive de son identité qu'il cherche à affirmer,

<sup>8</sup> Le sonnet « Le vierge, le vivace... » se souviendra de ce rapprochement en qualifiant le sonnet de mémoire du cygne : « un cygne d'autrefois se souvient ».

<sup>9</sup> Il est très important de se souvenir constamment du fait que l'*Ouverture ancienne* est le monologue de la Nourrice qui, appartenant à un monde révolu, s'exprime dans des termes « traditionnels ».

<sup>10</sup> Ce terme renvoie à l'œuvre majeure de Julia KRISTEVA, *Soleil noir, Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987.

<sup>11</sup> O. C., p. 43.

<sup>12</sup> KLIBANSKY, Raymond, *Saturne et la mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art* ; Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl ; traduit de l'anglais et d'autres langues par Fabienne Durand-Bogaert et Louis Evrard, Paris, Gallimard, 1989, p. 45, cité de l'*Aphorismata*, VI, 23. Il s'agit d'un ouvrage de base sur l'histoire des conceptions et des représentations de la mélancolie.

<sup>13</sup> STAROBINSKI, Jean, *La Mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire*, Paris, Julliard, 1989, p. 47.

mais par moments il vit l'horreur de la pétrification. L'univers mélancolique est le règne de la fragmentation et de l'inorganique. Le mélancolique est un personnage penché (par la pesanteur de ses pensées sans issue), comme par exemple Andromaque (figure qui inaugure *Le Cygne*) qu'on voit penchée sur la surface du *Simoïs menteur* ou le vieux cygne « cachant en sa plume ses yeux ».

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,  
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
Les herbes, les gros blocs verdissés par l'eau des flaques,  
Et brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus<sup>14</sup>.

Ce passage du *Cygne* de Baudelaire offre une image qui pourrait faire pendant à la gravure de Dürer. C'est en ce lieu que vit le cygne des Tuileries qui, évadé de sa cage, prend conscience de son état d'exilé même dans la liberté tant souhaitée : le pavé est sec, le ruisseau est sans eau, tout est stérile. (Souvenons-nous qu'Hérodiade s'exile dans son cœur *précieux* – son cœur est une pierre précieuse, sèche et froide comme la Mélancolie). Mais le sort du cygne évoque celui des autres : Andromaque, Ovide, la négresse phthisique, les maigres orphelins, les matelots oubliés... et « bien d'autres encor ! ». Cette expérience met fin à la solitude du poète qui se reconnaît dans la figure du cygne, associé par le texte au *Simoïs menteur*<sup>15</sup> qui « A fécondé soudain [sa] mémoire fertile ». Le principe fécondant qui arrache de la stérilité menaçante de la mélancolie est donc l'eau mauvaise, menteuse et hypocrite – l'eau « Que ne visite plus la plume ni le cygne / Inoubliable » dans *Hérodiade* tandis que le cygne de Baudelaire la revendique :

Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,  
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !<sup>16</sup>

Si l'eau manque, il existe « un vieux Souvenir [qui] sonne à plein souffle du cor ! ». Pour Baudelaire, le Souvenir est le garant de pouvoir échapper à la pétrification et à l'immobilisme. Hérodiade quitte en revanche le monde plein de souvenirs de la Nourrice donc celui des baisers, des parfums et des touchers (un monde baudelairien, dirait-on). Elle se réfugie dans le monde métallique des pierres précieuses et des armes qui renvoient sans cesse sa propre image et vit ainsi devant de nombreux miroirs – elle est prise par la glace comme l'oiseau dans le sonnet « Le vierge, le vivace... ».

### **Univers blanc**

Poème blanc, poème glacial par excellence, le *Sonnet du Cygne* est la réévaluation de la tradition baudelairienne dans l'optique de l'aventure d'*Hérodiade* et l'affirmation d'un nouvel art poétique. De prime abord, le poème raconte le destin d'un cygne que la glace hivernale tient en captivité et qui fait quelques vains efforts pour se libérer. Contrairement au foisonnement de divers personnages dans *Le Cygne* de Baudelaire, Mallarmé garde soigneusement, du début

---

<sup>14</sup> O.C., t. I, p. 86.

<sup>15</sup> Le « *Simoïs menteur* » est la rivière qu'Andromaque en exil a fait reconstruire avec le tombeau vide et faux d'Hector après la chute de Troie.

<sup>16</sup> Voir note n°14.

jusqu'à la fin, la solitude de son cygne – au moins au niveau de l'image, car le cygne se transforme et se multiplie bien des fois au cours de la « narration ». Chez Baudelaire, il était le personnage principal d'une magnifique allégorie ; chez Mallarmé, il est symbole, figurant et figuré à la fois. Le cygne de Baudelaire vit dans un espace concret – à Paris, sur la place du nouveau Carrousel – , pour Mallarmé l'espace est abstrait et éternel, un « blanc sur blanc ». Des impressions il ne restent que des réflexions, de Dieu strictement rien, du chant du cor le silence blanc. Mais il s'agit bien du Cygne, avec une majuscule, donc d'une figure baudelairienne par excellence à qui ce sonnet est consacré.

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
 Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
 Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
 Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !<sup>17</sup>

« Aujourd'hui » c'est tous les jours, c'est le présent répétitif qui s'impose jour après jour sans fin : le temps s'abolit. « Aujourd'hui » est *vierge* comme Hérodiade. Mot-clé mallarméen, il inaugure un univers blanc, froid et plein d'horreur de fantômes et sous-entend une tradition mallarméenne à peine née. « Aujourd'hui » est également *vivace* comme peut être la musique suivant l'instruction du compositeur et beau comme une œuvre d'art – mais peut-il (ou est-il censé) briser la glace ? Nullement, apprendra-t-on la réponse dans le deuxième tercet, car « Un coup d'aile ivre », une tentative baudelairienne (ivre – un des mots-clé des *Fleurs du Mal*) n'est plus efficace. Selon Bertrand Marshal il s'agit donc du « poème blanc de l'œuvre avortée »<sup>18</sup>. *Blanc* – oui, mais *avortée* seulement partiellement : même si le cygne n'a pas chanté et qu'un certain art poétique antérieur se voit en effet condamné comme inefficace, à travers sa négation transparait l'affirmation d'un autre qui, il est vrai, signifierait définitivement la fin (la mort ?) du sujet parlant, menaçant le poète même dans son existence physique (la cause pour avoir interrompu *Hérodiade* !). L'art qui serait capable de briser la glace de ce *lac dur oublié* devrait briser le miroir qui sépare le Moi vivant de son double mort mais authentique (parce que nu), ce qui enfante l'horreur suprême comme en témoigne le monologue d'Hérodiade :

O miroir !  
 Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée  
 Que de fois et pendant des heures, désolée  
 Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont  
 Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,  
 Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine,  
 Mais, horreur ! des soirs, dans ta sévère fontaine,  
 J'ai de mon rêve épars connu la nudité !<sup>19</sup>

Le miroir renferme la « chose inconnue » qu'attend Hérodiade et dont la révélation, même fragmentaire, coûtera la vie à son auteur. A l'époque du *Sonnet du Cygne*, le poète choisit encore le gel stérile mais « conservateur ». Le transparent glacier du lac renferme le souvenir de tous les *vols qui n'ont pas fui* : les siens ainsi que ceux de ses prédécesseurs infortunés. Cygne avec majuscule évoque Baudelaire qui peut être l'autre sujet de « nous » : sa tentative de sortir de l'univers mélancolique s'étant avérée illusoire par la suite (voir *Les Sept Vieillards* ainsi que

<sup>17</sup> O. C., p. 67.

<sup>18</sup> MARSHAL, Bertrand, *Lecture de Mallarmé*, Paris, Corti, 1985, p. 153.

<sup>19</sup> O. C., p. 45.

*Le voyage*), son *Cygne* est également un vol qui n'a pas fui, mais qui ne cesse de hanter l'imaginaire poétique. Le « cygne d'autrefois » peut signifier Baudelaire, Mallarmé, disciple de Baudelaire ou bien Hérodiade chantée par la Nourrice. Captif du glacier, il accomplit la crainte suprême du mélancolique, l'aliénation parfaite : la pétrification<sup>20</sup>. Mais ce qui effraie Baudelaire rend possible la survie de Mallarmé qui rejette l'eau fertilisante du vieux monde hypocrite dont l'effet est trompeur. Il refuse donc de chanter et

Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Prisonnier de la glace, il élabore la poésie blanche dont il restera désormais la cible et le point de départ. Il édifie pour lui-même un monument funéraire – son poème est un Tombeau de Mallarmé – et du cygne<sup>21</sup>. Tout s'abolit par la blancheur pour survivre sous le givre comme il est déclaré en tête d'*Hérodiade* :

*Abolie*, et son aile affreuse dans les larmes  
Du bassin, *aboli*...<sup>22</sup>

Une certaine tradition baudelairienne se trouve abolie pour cause de n'avoir pas assumé l'ultime conséquence de la condition mélancolique, c'est-à-dire l'assujettissement au règne de la page blanche. Mallarmé en revanche bannit de son monde l'eau mauvaise car elle ne peut pas devenir « cristal » (elle est « polluée » – par maints souvenirs impurs, qui réfèrent à d'autres choses qu'à eux-mêmes). Mais Baudelaire survit dans son œuvre comme fantôme qui évoque toujours la figure d'un(e) absent(e), comme une image derrière le miroir (les roses réapparaissent comme « des feuilles sous [la] glace au trou profond »), il est un *par rapport* dans la nouvelle constellation des mots, il est le « a », signe du manque de *abolie*, faisant écho à la *blanche agonie* et commémorant *Andromaque*.

EMESE VARGA

Szeged

### **Bibliographie**

BAUDELAIRE, Charles, *Œuvres complètes*, 1-2, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, Pléiade, 1993.

MALLARMÉ, Stéphane, *Œuvres complètes*, éd. par H. Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, Gallimard, Pléiade, 1970.

---

<sup>20</sup> Roger PEARSON dans son *Unfolding Mallarmé* revisite ce « sonnet en i majeur » en le transformant en « sonnet en il majeur » : Pearson reconnaît le reflet du cygne-Mallarmé que la glace renvoie dans les *il* du sonnet, autant de preuves de l'objectivation. Quelques exemples : aile, stérile, s'immobilise, exil, inutile, etc. Le moi s'aliène dans le miroir et devient *il*.

<sup>21</sup> Le tombeau du cygne est riche en interprétations, ici je ne mentionnerai qu'une seule possibilité – assez étrange mais intéressante : l'oiseau blanc est un des personnages principaux du kitsch de l'industrie de la porcelaine, justement dans la posture évoquée, ce qui ajoute un soupçon d'ironie à sa majesté.

<sup>22</sup> O. C., p. 41.

**Études critiques**

- BELLET, Roger, *Stéphane Mallarmé. L'encre et le ciel*, Seyssel, Éditions du Champ Vallon, 1987.
- BACHELARD, Gaston, *L'Eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 1980.
- BÉNICHOU, Paul, *Selon Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1995.
- CHAMBERS, Ross, *Mélancolie et opposition : les débuts du modernisme en France*, Paris, Corti, 1987.
- KLIBANSKY, Raymond, *Saturne et la mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, Paris, Gallimard, 1989.
- KRISTEVA, Julia, *Soleil noir, Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987.
- MARSHAL, Bertrand, *Lecture de Mallarmé*, Paris, Corti, 1985.
- MAURON, Charles, *Introduction à la psychanalyse de Mallarmé*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1968.
- MEITINGER, Serge, « Une Définition de la Poésie ou Mallarmé Philosophe » dans *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 26, n° 1&2, Fall-Winter 1997-1998.
- PEARSON, Roger, *Unfolding Mallarmé. The development of a Poetic Art*, Oxford, Clarendon Press, 1996.
- ROBILLARD, Monic, *Le désir de la vierge. Hérodiade chez Mallarmé*, Genève, Droz, 1993.
- STAROBINSKI, Jean, *La Mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire*, Paris, Julliard, 1989.